

EN VENTE

A LYON, chez tous les Libraires.
A PARIS, chez Lucien MARPON,
galeries de l'Odéon.

BUREAU A LYON

Rue de l'Arbresec, 32.
Ouvert tous les jours de 2 à 4 h.

LE RÉVEIL

JOURNAL PARIS-LYON

PRIX DE L'ABONNEMENT

LYON
Un an... 5
Six mois... 2 50
Trois mois... 1 30

Départements

Un an... 5 50
Six mois... 3 00
Trois mois... 2

SOMMAIRE

La Franc-maçonnerie et le grand Architecte...
Correspondance parisienne...
On demande une rosière...
L'instruction professionnelle et M. Duruy...
En l'air, petite chronique...
Lettre stéphanoise...
Vie d'Armand le Bailly (suite)...
Théâtres de Lyon...
Feuilleton : La marquise de Frêne, roman historique...

Ainsi, elle a toujours combattu avec énergie le fanatisme et la superstition; elle a proclamé la liberté de conscience, le respect de toutes les opinions religieuses et politiques. Elle s'est efforcé d'inspirer aux divers membres de la société humaine le sentiment et l'amour de la fraternité. Elle leur a enseigné à ne tenir aucun compte des démarcations profondes qu'établissent la naissance, la condition sociale, les nationalités, les religions, les usages et les mœurs. Et c'est elle qui a résumé la pratique des devoirs sociaux à remplir, dans ces grands mots dont elle a fait sa devise : liberté, égalité, fraternité.

Il y aurait dès lors injustice à ne pas reconnaître qu'elle a puissamment contribué à la destruction des vieilles doctrines d'intolérance et de haine, et à l'application des principes de liberté et de solidarité qui font la gloire du monde moderne. La civilisation et les libres penseurs doivent donc lui en être reconnaissants.

Toutefois cette association, qui proclame partout la liberté des opinions, qui accepte dans son sein des adeptes de toutes les doctrines philosophiques, des fidèles de toutes les religions, des citoyens de tous les partis, a inscrit en tête de sa constitution la croyance à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme, et elle a adopté une formule bien connue qui préside à tous les documents maçonniques : A la gloire du grand Architecte de l'Univers !

Cette double affirmation d'un Dieu créateur, grand Architecte du monde et de l'immortalité de l'âme, est en contradiction formelle avec les principes de la liberté des opinions que la Franc-maçonnerie est fière de soutenir, et qui a fait sa force. C'est n'admettre comme vraie que la doctrine spiritualiste, en consacrer les dogmes, et nécessairement, en repoussant les théories des écoles panthéistes ou matérialistes si nombreuses aujourd'hui, retrancher de son sein les adeptes de ces doctrines.

Cette contradiction toutefois trouve son excuse pour le passé dans la situation qui était faite à la Franc-maçonnerie, et dans les nécessités mêmes de son existence. Accusée partout d'être l'œuvre de Satan, de faire profession d'athéisme et d'impiété, et de vouloir renverser le catholicisme et le pouvoir qui le défendait même par les persécutions, elle était obligée de donner des garanties à ceux qui voulaient bien tolérer

une société quelque peu secrète, opérant à huis-clos, et soumettant ses membres à des épreuves plus ou moins terribles; il fallait prouver que ce n'était point une réunion d'athées, qu'au contraire tous croyaient à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme.

D'ailleurs elle devait naturellement désirer voir augmenter le nombre de ses membres et prendre les mesures nécessaires pour y parvenir. Et par application de ses principes d'égalité, elle s'efforçait de recruter des sociétaires parmi le peuple. Or, quand la religion absorbait tout, quand une invocation et une cérémonie présidait à chaque événement, à chaque entreprise, quand la nécessité d'une prière préalable pour obtenir la protection divine était admise par la crédulité populaire, la Franc-maçonnerie se voyait obligée, pour inspirer confiance, pour que l'ouvrier, l'homme simple et crédule osât venir à elle, d'avoir l'air de partager dans une certaine mesure les idées de la foule sur Dieu, sur la Providence, sur l'immortalité de l'âme, et la formule à la gloire du grand Architecte de l'Univers était une utile affirmation donnée aux croyants qu'elle recrutait.

Mais les temps sont changés. Il n'y a plus à fournir au pouvoir des garanties sur ses opinions religieuses; la liberté de conscience est proclamée par toutes les constitutions modernes; toutes les religions sont acceptées ou tolérées, et toutes les croyances, toutes les convictions sont respectées. Et bien loin de redouter la Franc-maçonnerie, le pouvoir trouve en elle, dans ses principes, dans son organisation, un auxiliaire et un appui.

En outre, le principe de la liberté des opinions religieuses et philosophiques n'est plus considéré nulle part comme une impiété, comme une inspiration de Satan, et ne blesse plus les susceptibilités religieuses du peuple. Il a pris racine dans l'intelligence des masses comme dans les convictions des classes éclairées, et la Franc-maçonnerie n'a plus aucune concession à faire à l'intolérance des anciennes idées.

Elle doit donc déclarer franchement urbi et orbi et ce qu'elle est et ce qu'elle veut être, c'est-à-dire une société de libres penseurs qui ne songent qu'à faire le bien, secourir et moraliser, indépendamment de tous les dogmes et de toutes les religions, permettant à tous ceux qu'inspi-

rent l'amour de l'humanité, le culte de la civilisation et du progrès, d'entrer dans son sein et de lui apporter leur concours.

C'est ce qu'a parfaitement compris la Franc-maçonnerie belge, qui a retranché de sa constitution l'affirmation de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, et supprimé la formule : Au grand Architecte de l'Univers; non pas qu'elle ait songé à remplacer une profession de foi par une autre, à substituer une négation à une affirmation, à proclamer l'athéisme au lieu et place du théisme, mais parce qu'elle voulait qu'il fût clairement indiqué qu'elle laissait chacun libre de croire ou de ne pas croire, de professer, en matière religieuse ou philosophique comme en matière politique, telle opinion qui lui plairait; qu'elle ouvrait ses portes à tous les hommes honnêtes, et que sa morale était indépendante des dogmes religieux.

Cette nouvelle proclamation de la liberté de conscience et de l'indépendance de la morale, ne pouvait se produire dans la catholique Belgique sans exciter les colères et les protestations du parti clérical : la liberté de conscience et le rationalisme le tuent. Aussi tous les échos de la presse religieuse, toutes les chaires catholiques ont retenti de cris et de fureur et d'indignation : c'est le dernier mot de la démence... on proclame l'athéisme... Satan triomphe... Anathème... détruisons l'impie.

Mais la Franc-maçonnerie belge n'a eu, paraît-il, qu'à se féliciter du résultat. Les libres penseurs, qui n'admettent pas la vérité de la formule, ont pu se faire admettre sans imposer à leur conscience l'obligation d'un mensonge, et la société débarrassée désormais de toutes les entraves des considérations religieuses, a pu se livrer plus librement à son œuvre de moralisation.

Après ce premier pas, l'élan était donné, et la logique a toujours un irrésistible entraînement. Plusieurs loges françaises ont demandé que le Grand-Orient de France suivit l'exemple de la Belgique. Et le Couvent maçonnique annuel a été convoqué à Paris, pour décider si l'on maintiendrait ou si l'on supprimerait la fameuse formule du grand Architecte.

On ne pouvait croire que la question étant posée, il pût y avoir la moindre hésitation. Il est bien vrai qu'à la nouvelle de cette convocation,

LA FRANC-MAÇONNERIE

ET LE GRAND-ARCHITECTE

Depuis quelques jours, l'antique société de la Franc-maçonnerie a le privilège de faire parler d'elle, et d'attrister les libres penseurs.

Quoique nous ne soyons qu'un simple profane, nullement initié aux mystères, il nous sera bien permis de dire ce que nous pensons de la décision qu'elle vient de prendre, et de l'effet que son vote est appelé à produire.

Aucune société n'a essuyé plus d'attaques, subi plus de persécutions, surtout de la part des papes et du clergé catholique. Aussi, les historiens et les juges se sont livrés, sur son compte, aux appréciations les plus contradictoires; elle a été victime des calomnies les plus infâmes, et elle a été défendue avec l'enthousiasme le plus exagéré.

Mais l'écrivain impartial, que le fanatisme n'aveugle pas, ne fait aucune difficulté de reconnaître la noblesse et l'utilité de son but. Dès son origine, dut-on la faire remonter au déluge comme le veulent certains apologistes, elle a été une association fraternelle de bienfaisance et d'éducation morale. Et si, malgré toutes les vicissitudes, elle est encore debout, c'est qu'elle a été protégée par l'excellence de ses principes et par le résultat pratique qu'elle a obtenu, c'est-à-dire par le bien qu'elle a fait.

Feuilleton du RÉVEIL.

LA MARQUISE DE FRÈNE

ROMAN HISTORIQUE

PROJETS DE SUICIDE

Malgré cet excès de sensibilité, la marquise n'était et ne pouvait pas être rassurée tout-à-fait. Elle était en face d'un corsaire, et il lui semblait qu'il y avait tout à craindre d'un barbare aussi passionnément amoureux, alors surtout qu'il avait à sa discrétion une femme qui passait pour être la plus belle de Paris. Elle pensa qu'elle devait employer la ruse et qu'il serait plus prudent de faire parade d'abandon plutôt que de résistance.

— Voyons, mon ami, lui dit-elle, un jour où les yeux de celui-ci lançaient des éclairs, causons un peu de l'avenir. Que ferons-nous lorsque le pape aura cassé mon mariage et que je pourrai vous nommer mon époux?

— Oh! je vous aimerai, je vous adorerai plus encore que maintenant, si c'est possible, pour vous remercier d'une telle faveur.

— Oui, mais...
— Alors vous parlerez en maîtresse absolue, et vos moindres désirs seront des ordres. Et s'il faut, pour vous plaire, enlever un navire, saccager un palais, conquérir une ville, un royaume, mettre le feu en même temps aux quatre coins du monde, cela sera fait. Pour un regard d'amour tombé de vos beaux yeux, j'irais, je crois, jusqu'à braver Dieu lui-même.

— Oh! Gendron, n'allez pas si loin, reprit-elle, et descendez des folles hauteurs de votre lyrisme. Je sais votre amour pour moi et j'en suis fière, mais je ne vous demande pas des preuves aussi éclatantes.

— Je ferai ce que vous m'ordonnerez. Je serai votre esclave, et je jure de vous obéir jusqu'à la mort.

— Eh bien! j'arrangerai pour nous une existence plus calme et plus douce. Nous vivrons à Paris, dans notre hôtel dont je réglerai moi-même les dispositions; puis nous aurons une maison de campagne à dix ou douze lieues de la ville, avec un parc et une forêt. Le voulez-vous?

— Si je le veux! murmura-t-il d'un ton de reproche, mais cela ne suffit pas.

— Et pour que vous ne demeuriez pas complètement inactif, j'obtiendrai pour vous du roi le commandement d'un de ses vaisseaux. Vous êtes un marin expérimenté, entreprenant, hardi,

et vous pourrez rapidement devenir amiral de France.

La coquette ne pensait pas un traître mot de ce qu'elle avançait; mais sachant par expérience ou par intuition qu'il n'est animal si facile à dompter que l'homme quand on le prend par la vanité, elle se fût bien gardée de changer de tactique.

— Amiral de France, reprit-elle après une pause, en ayant soin de souligner ce mot, c'est un grade envié des plus grands seigneurs, et après notre mariage vous pourrez l'obtenir.

— Oui, mais il rapporte peu, et, vous-même me l'avez dit, ce qui donne, dans la société, l'honneur et la considération, c'est l'argent. C'est lui qui subjugué tous les cœurs, ouvre toutes les portes, lui qui peut ébranler les plus mâles vertus, et mon métier le procure. J'ai un million comptant; mais ce n'est rien pour vous, j'en veux dix. Et je ne quitterai pas ce métier avant de les avoir conquis, pour pouvoir faire de vous l'une des plus grandes dames de la France.

— Une voile à l'horizon, cria le matelot de quart, et Gendron, prenant à peine le temps de saluer la marquise, s'élança sur le pont, une hache à la main.

Restée seule avec Margot, Mme De Frêne ne put s'empêcher d'exprimer à cette fille la satisfaction qu'elle éprouvait d'avoir ainsi berné le renégat.

La suivante hochait légèrement la tête, tandis qu'un sourire d'incrédulité plissait ses lèvres.

— Se peut-il, madame, lui dit-elle, que vous

connaissiez assez peu les hommes pour vous fier à d'aussi trompeuses apparences? Et croyez-vous, parce que notre tyran est aujourd'hui si humble, qu'il ait renoncé à ses projets? Le beau mérite vraiment que de jouir d'une femme accablée de tristesse, qui se lamente et maudit l'auteur de sa honte! Ne vaut-il pas mieux essayer ses pleurs, chercher à la consoler et l'amener peu à peu, par de douces paroles, à se livrer sans résistance? Ainsi fait ce païen, et bientôt il vous demandera le prix de ses égards et de ses prévenances d'un jour.

— Margot, tu es folle;... le corsaire l'a juré, il me respectera, et les maudits de son espèce mettront leur honneur à tenir leur serment.

— Un serment!... Vous êtes belle, madame... vos charmes le feront oublier, et lorsque le corsaire aura vainement attendu vos faveurs pendant quelques jours, son caractère reprendra le dessus et vous devrez céder à la violence plus vite qu'aux prières.

— Oh! tais-toi, tu m'épouvantes!

— Moi-même, et quoique ma faible beauté ne puisse en rien être comparée à la vôtre, je suis menacée d'un semblable traitement. Les passions de ces barbares ne connaissent pas de bornes, et les infâmes ne reculent devant rien lorsqu'il s'agit de les assouvir.

— Que faire alors, mon Dieu!

Et la marquise élevait vers le ciel ses beaux bras nus.

— Il faut, reprit Margot, se résigner à être

les feuilles cléricales ont, suivant leur habitude, jeté les hauts cris; mais les traditions de la Franc-maçonnerie lui font un devoir de s'en réjouir, au lieu de s'en inquiéter.

Or il est arrivé, contrairement à toutes les prévisions, que le Couvent maçonnique, après une très courte discussion, et à une très grande majorité, a décidé que la formule du grand Architecte serait rendue obligatoire.

Ainsi voilà une société cosmopolite et universelle, qui a la prétention de diriger le monde vers les aspirations nouvelles, qui oublie ses traditions, les principes qui ont fait sa raison d'être et lui ont donné sa force! Mise en face de cette grande question de la liberté de conscience, au lieu de la déclarer pleine, entière, sans limite, ou tout au moins d'en consacrer l'application d'une manière absolue, elle en a restreint l'étendue: on ne peut pas, suivant elle, ne pas croire au grand Architecte; c'est là un dogme que la Franc-maçonnerie consacre et qu'elle impose à ses fidèles. Institution qui a pour but la propagation de la morale, elle ne veut pas admettre que la morale puisse exister en dehors de la croyance au grand Architecte, c'est-à-dire en dehors du spiritualisme; pour elle, la théorie de la morale indépendante est une erreur dangereuse. En un mot, au lieu d'une association pure et simple de libres penseurs, la Franc-maçonnerie se proclame elle-même une secte religieuse, prêchant le dogme du déisme.

A-t-elle entrevu les conséquences?

Mais, à partir de ce jour, il n'est plus permis à un libre penseur qui ne croit pas à la vérité de la formule, d'entrer dans la Franc-maçonnerie. Bien mieux, il n'est plus permis à un frère qui ne possède pas cette conviction de continuer à en faire partie. Nul n'a le droit de mentir à sa conscience, et d'affirmer un dogme auquel il ne croit pas.

Avant le vote de 1867, on pouvait à la rigueur se faire illusion sur l'importance de cette vieille formule manichéenne, ne la considérant que comme un souvenir, une tradition, n'imposant aucune croyance déterminée. Mais l'affirmation qu'elle proclame a reçu une sanction nouvelle, en parfaite connaissance de cause, et désormais il ne peut y avoir dans la Franc-maçonnerie que des déistes.

Pour excuser ce vote, nous avons entendu parler de la nécessité d'empêcher de nouvelles discussions religieuses, et d'éviter l'accusation d'athéisme.

Eh quoi! la Franc-maçonnerie elle-même tremblerait aujourd'hui devant le parti catholique? Il est donc devenu bien redoutable? ou si elle n'a conservé que les traditions pacifiques?

Il nous semblait qu'elle devait être depuis fort longtemps habituée à ces luttes et à ces accusations, et qu'elle n'avait aucun danger à en redouter.

On a prétendu, en outre, qu'il y avait utilité à maintenir la formule, à cause de l'ignorance philosophique du peuple; qu'il y aurait danger à lui prêcher la morale indépendante et à le sevrer de toute affirmation de la divinité.

Il faut laisser aux jésuites l'usage de leur axiome: que la fin justifie les moyens. Si vous

croyez que la morale existe indépendamment de toute religion, vous n'avez pas le droit d'affirmer le contraire; y eût-il intérêt à le soutenir.

Mais vous vous illusionnez sur l'ignorance philosophique du peuple. Il aurait parfaitement compris que vous n'aviez pas voulu supprimer Dieu et proclamer l'athéisme. Il ne se serait nullement scandalisé de voir une société non religieuse n'imposer aucun dogme, inviter chacun de ses membres à étudier les questions de cette nature et à se former par lui-même une conviction raisonnée.

Toute la presse libérale, d'ailleurs, serait venue en aide à la Franc-maçonnerie pour protester contre l'accusation d'athéisme. Pourquoi le libre penseur, qui tient avant tout à la liberté de conscience, préférerait-il la secte imposant l'athéisme à la secte déiste? La secte de l'athéisme n'aurait pas même l'excuse de la tradition, de l'existence des formules.

La Franc-maçonnerie a donc commis une faute, une faute grave, dont elle aura nécessairement à se repentir. Elle a diminué son influence en restreignant le nombre des sociétaires.

MONDIÈRE.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

26 juin 1867.

Vous pensez peut-être avec moi, Monsieur le Rédacteur, que tout était dit sur les réceptions et les visites de têtes couronnées; mais nous n'avions pas compté avec le dicton *quand il n'y en a plus, il y en a encore*. Les fêtes inaugurées pour la présence des empereur et roi de Russie et de Prusse n'étaient que le prélude de plus grandes réjouissances officielles. Nous avons possédé princes, empereur et roi, nous avons les ducs; mais demain nous pourrions aller saluer un sultan, un pape, et puis encore un empereur, et un ex-empereur, empereur *in partibus*, mon ami Ferdinand, Maximilien d'Autriche (l'ami de Juarez, sans en jurer). Il faut cela dans nos temps de compétitions et de bouleversements. Allons! tant mieux, il y a encore de beaux jours à espérer pour les visiteurs de Paris... et pour les sergents de ville à primes.

La reprise d'*Hernani* a eu lieu le 20 juin 1867; la première représentation de cette pièce eut pour date le 25 février 1830. Que de changements à 37 ans de distance! Des réjouissances d'un peuple en réveil, nous avons passé aux fêtes officielles des empereurs et des rois. Les premières, qu'on a appelé fêtes de la délivrance, étaient simples; les autres sont splendides. Aujourd'hui qu'on a besoin de prouver qu'on est fort, on tient à faire croire qu'on est riche.

En 1830, la jeunesse ardente et passionnée se rangeait sous la bannière de l'auteur et combattait à ses côtés pour le triomphe du romantisme, aujourd'hui Hugo est loin de sa patrie et il n'entend que l'écho affaibli des applaudissements.

Mais l'exil de l'auteur ne rend point son œuvre stérile. La reprise d'*Hernani* est un grand exemple de l'immortalité des œuvres humaines, qu'elles soient livres ou principes, peu importe. A la disparition de l'homme, ses œuvres avaient été proscrites du théâtre. Ceux-là mêmes qui avaient commis cet acte de rigueur, ont fait cesser cet ostracisme déplorable. Aussi pourrions-nous aller nous retremper aux sources des sentiments d'honneur et d'indépendance, que l'on rencontre à chaque page dans les pièces du grand penseur. C'est à tort qu'on nous ferait un reproche de saluer dans Victor Hugo l'homme des grands principes. Nous n'ignorons point que dans ses premières années il fut mystique et royaliste, peu libéral, qu'il

dépensa son beau génie à encenser certains grands de la terre et certaines idées, que nous réproprions énergiquement. Mais nous savons aussi qu'il a rompu avec cette tradition de ses mauvais jours; qu'il ne dut ces faiblesses qu'aux influences au milieu desquelles il vécut dans sa jeunesse. Aujourd'hui il a dépouillé le vieil homme et revendiqué sa place parmi nous: il y aurait ingratitude à le rejeter. Cette âme honnête a erré de bonne foi.

Nous ne discuterons pas les qualités de *Hernani* comme style; il y a assurément dans cette œuvre dramatique de grandes invraisemblances, souvent elle manque de goût et de simplicité. Mais il faut admirer cette puissance d'inspiration, cette vigueur de pensées généreuses, ce souffle vif et ardent au milieu duquel l'âme et l'héroïsme du grand écrivain s'élevaient de plus en plus. Le théâtre de Hugo provoque l'émotion et excite l'enthousiasme vrai et honnête, et dans notre temps d'énervement et d'aplatissement, il fait bon de voir les sentiments et les idées sortir de leur torpéur.

Laissez-moi vous citer quelques-uns de ces vers pleins de noblesse. Dans la deuxième scène, *Hernani* rappelant sa haine et s'excitant à la vengeance...

Ma haine est encor toute neuve.

Les pères ont lutté sans pitié, sans remords, Trente ans! Or, c'est en vain que les pères sont morts, Leur haine vit. Pour eux la paix n'est point venue, Car les fils sont debout et le duel continue.

Et dans la même scène, s'adressant à dona Sol:

Réfléchissez encore;

Me suivre dans les bois, dans les monts, sur les grèves, Chez des hommes pareils aux démons de vos rêves. Soupçonner tout, les yeux, les pas, les voix, le bruit. Dormir sur l'herbe, boire au torrent, et la nuit Entendre, en allaitant quelque enfant qui s'éveille, Les balles des mousquets siffler à votre oreille. Être errante avec moi, proscrire, et s'il le faut, Me suivre où je suivrai mon père, — à l'échafaud.

Puis plus loin, cette grande image du peuple, dans le monologue de Don Carlos, au quatrième acte:

Rois, regardez en bas!

Ah! le peuple! — Océan! ondé sans cesse émue, Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue! Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau, Miroir où rarement un roi se voit en beau. Ah! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre, On y verrait au fond des empires sans nombre.

Mme Hugo assistait à la première représentation. On assure que Victor Hugo fera un voyage de 24 heures à Paris, incognito, vers le 6 ou 8 juillet, pour assister à une représentation d'*Hernani*.

En novembre, l'Odéon reprendra *Ruy Blas*. Quelle belle soirée pour la jeunesse des écoles!

L'Académie de Médecine vient de faire une grande perte en la personne de M. Armand Trousseau, qui a succombé à une maladie de l'estomac. Né à Tours, il fut l'un des élèves de Bretonneau, une des gloires médicales de la Touraine; il s'éleva par son talent et son travail à la chaire de thérapeutique à l'École de Médecine de Paris, et fut pendant six ans professeur de clinique à l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu. Il meurt à l'âge de 66 ans.

Aujourd'hui on exige, des femmes laïques chargées de l'instruction des jeunes filles, un diplôme délivré à la suite d'un examen dit du second degré, et on se contente pour les institutrices des congrégations, d'une lettre d'obédience. Vraiment nous avons eu tort de regretter la différence; diplôme et lettre d'obédience se valent.

Dans cet examen du second degré, on demande au candidat une dictée orthographique, une narration sur un sujet de religion ou de morale, et un problème d'arithmétique. L'examen oral roule sur les principes de la grammaire, sur le calcul, et sur l'histoire générale de la religion.

Cette histoire comprend, avec le Nouveau Testament et la vie des Pères de l'Église, le *Catéchisme de persévérance de M. Gaume*, 48<sup>e</sup> édition, Paris, 1861. Ouvrez ce livre réparateur et moral, et quand vous arriverez au temps où nous sommes, voici ce que vous y lirez sur les trois plus grands penseurs et réforma-

teurs du monde, qu'on admire encore aujourd'hui. Ce qui suit est textuellement copié:

« Question. Qu'était Luther? »  
« Réponse. Luther était un religieux augustin d'Allemagne, qui viola ses trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance; apostasia, épousa une religieuse, et se mit à déclamer contre l'Église catholique.

« Q. Qu'écrivait-il avant d'être condamné? »  
« R. Avant d'être condamné, il écrivait au souverain pontife qu'il écouterait sa décision comme un oracle sorti de la bouche de J.-C.; mais à peine le pape Léon X eut-il condamné ses erreurs, qu'il se répandit en injures contre lui, contre les évêques et les théologiens catholiques, prétendant avoir lui seul plus de lumières que tout le monde chrétien; il continua de prêcher l'erreur; et, après avoir mené une vie scandaleuse, il mourut en sortant d'un repas où il s'était, suivant sa coutume, gorgé de vin et de viandes.

« Et comme corollaire à cette biographie: »  
« Le protestantisme n'est pas la vraie religion, il n'est pas même une religion, puisqu'on voit: 1<sup>o</sup> qu'il a été établi par quatre grands libertins (Luther, Zwingle, Calvin, Henri VIII); 2<sup>o</sup> qu'il a eu pour cause l'amour des hommes, l'amour du bien d'autrui et des plaisirs sensuels, autant de choses défendues par l'Évangile; 3<sup>o</sup> qu'il permet de croire tout ce qu'on veut et de faire tout ce qu'on croit; 4<sup>o</sup> qu'il a produit des maux infinis, et enfin, conduit le monde à l'impunité et à l'indifférence, source de toutes les révolutions et de tous les crimes.

« Passons à Voltaire et à Rousseau. »  
« Q. Quelle fut la vie de Voltaire? »  
« R. La vie de Voltaire fut indigne, non-seulement d'un chrétien, mais d'un honnête homme: sorti du collège, il se fit chasser par son père, puis mettre en prison; trompa un libraire, en ruina un autre par une fourberie, et se livra à toute la corruption de son cœur et à toute sa haine contre la religion, jusqu'à sa mort, qui arriva en 1778.

« Q. Quelle fut sa mort? »  
« R. Sa mort fut celle d'un désespéré; on l'entendait répéter souvent avec fureur ces paroles: *Je suis abandonné de Dieu et des hommes*; il avait demandé un prêtre, mais ses amis l'empêchèrent d'arriver.

« Q. Qui était Rousseau? »  
« R. Jean-Jacques Rousseau naquit à Genève, se livra au vol dès l'enfance, abjura le protestantisme, pour embrasser la religion catholique, qu'il laissa pour retourner au protestantisme, et vécut pendant vingt-cinq ans dans un libertinage public.

« Q. Comment mourut-il? »  
« R. Rousseau termina sa carrière par une mort digne de sa vie; il prit du poison et se tira un coup de pistolet.

« Q. Par qui Voltaire et Rousseau furent-ils réfutés? »  
« R. Voltaire et Rousseau furent solidement réfutés par Bergier, Nonotte, Bulet, Guénéé, qui vengèrent la vérité, tandis que la Providence opposait aux crimes enfantés par la philosophie de grandes victimes d'expiation.

« Q. Quelle fut la principale? »  
« R. La principale victime d'expiation fut madame Louise de France, fille de Louis XV, qui, à la fleur de l'âge, quitta le palais de Versailles pour entrer aux Carmélites de Saint-Denis, où elle vécut dans la prière, le jeûne et la pratique de toutes les austérités de la pénitence.

« Que peut-on enseigner de plus fort aux saintes filles des couvents? »  
« Nos pères furent dotés par leurs gouvernants de l'histoire du P. Loricquet: c'est là où, jeunes collégiens, ils apprirent à détester leurs ancêtres de 89, et aussi à savoir que le général Bonaparte fut le chef des armées de Louis XVII et de Louis XVIII, et qu'il fut banni pour trahison. Aujourd'hui, on exige des institutrices qu'elles sachent haïr le libre examen et la tolérance en matière religieuse; on leur fait apprendre l'histoire dans des livres qui traitent dans la boue les plus grandes figures de la réforme philosophique et religieuse, qui excitent à l'intolérance envers le protestantisme, au mépris envers les libres penseurs. Puis elles transmettront leurs livres et leur science à leurs élèves. Avec de tels enseignements, faites donc de bonnes sœurs, de bonnes épouses, de bonnes mères. La sœur rentrant à la maison et entendant son frère s'enthousiasmer à la lecture des œuvres de Voltaire et de Rousseau, se défera de lui, et c'est l'hypocrisie au foyer paternel. L'épouse fera

leur victime ou s'abandonner au désespoir. — Me résigner à devenir une odalisque! j'aime mieux mourir!

— Vous, ma chère maîtresse, oh! non, ce serait trop dommage... belle et bonne comme vous êtes. Gendron vous aime, vous n'appartenez qu'à lui. Mais moi, je ne veux pas être l'esclave de tous ces monstres, et puisque je ne peux m'empoisonner...

— Eh! bien?  
— Je me laisserai mourir de faim.

— Va, nous mourrons ensemble, ils ne nous auront que mortes!  
A partir de ce moment, les deux femmes se refusèrent toute nourriture et jetèrent les aliments qu'on leur apportait dans la mer. Deux jours durant, ce manège passa inaperçu, mais, le troisième, Gendron ayant été instruit du fait, leur signifia qu'il ne permettrait pas qu'elles pussent consommer un semblable attentat, et que, si elles refusaient d'obéir de bonne grâce, il emploierait, pour les y contraindre, les bras de ses esclaves.

Les pauvrettes sanglotaient sans répondre; aussi la menace du corsaire allait être mise à exécution, lorsque, touché des pleurs de son amante, celui-ci crut devoir employer la persuasion pour la ramener à de meilleurs sentiments. A cet effet, il pria un prêtre portugais, que les hasards des missions avaient fait tomber en son pouvoir et qui parlait assez correctement le français, de lui démontrer combien était coupable le projet qu'elle avait conçu de mettre fin à ses jours.

Le prêtre s'en chargea volontiers; il parvint, à force de douceur et de patience, à faire convenir les deux infortunées de l'excellence de ses arguments. Point n'est besoin de dire de quelle nature ils étaient. Il leur parla de leurs devoirs envers Dieu, de résignation chrétienne, de soumission à la providence. Dieu, répétait-il, sait faire tourner le mal en bien quand il lui plaît; il renverse les forts, accorde au faible le secours dont il a besoin en temps et lieu, pourvu qu'il ait soin de les lui demander par de ferventes prières, etc., etc. Le caractère ecclésiastique dont il était revêtu lui faisait un devoir d'oublier les arguments les meilleurs et les plus sérieux qu'on puisse élever contre le suicide: ceux qui sont tirés du respect de soi-même.

Gendron fut tellement heureux du résultat obtenu, qu'immédiatement il accorda sa liberté au prêtre portugais, le fit manger chaque jour à sa table en compagnie de la marquise, et lui annonça qu'il le chargerait de se rendre à Rome pour obtenir du pape les dispenses nécessaires à la réalisation de ses vœux.

XVI.

TARDIFS REMORDS.

Que devenait pourtant M. De Frêne, tandis que sa malheureuse épouse voulait chercher dans la mort une liberté nouvelle à la place de celle qui lui échappait? Rentré sans bruit à Gènes, le

marquis annonça au banquier qui l'avait si bien accueilli, et à quelques autres personnes, le départ de la marquise pour Florence, où elle ne devait passer que quelques jours. Dès le lendemain, il s'embarqua sur un navire en partance pour Venise. Il y avait à peine quelques heures qu'on avait mis à la voile, lorsque le vent changea tout à coup et devint totalement contraire. Le capitaine avertit M. De Frêne qu'il pouvait redescendre à terre et rentrer à Gènes pendant plusieurs jours, à cause du changement de vent, mais il s'y refusa, disant qu'il n'avait plus rien à faire dans la ville, et resta pendant quatre jours bourrelé de remords, enfermé seul dans sa cabine, sans daigner même dire un mot à ceux qui lui apportaient sa nourriture. Enfin une brise favorable s'éleva qui permit d'appareiller, et, moins d'une semaine après, ils étaient en vue de Venise.

Depuis longtemps déjà, Laforet avait préparé le logement du marquis, et, chaque jour, il venait se promener de longues heures sur le port, scrutant les navires qui entraient en rade et examinant avec le plus grand soin les voyageurs, tant était vif le désir qu'il éprouvait de revoir Margot. Aussitôt que le vaisseau où était M. De Frêne fut assez prêt pour qu'on pût distinguer les objets, Laforet reconnut son maître qui se promenait seul sur le pont. Le marquis avait changé considérablement, et son visage amaigri avait une telle expression de souffrance, que le valet crut instinctivement à un malheur, surtout en le voyant revenir seul.

— Et madame, lui dit-il aussitôt qu'il fut près de lui, et Margot, pourquoi ne sont-elles pas là?

— La marquise est allée à Florence rendre visite à la Grande Duchesse, et Margot l'accompagne. Quant à moi, je suis malade; la traversée m'a vivement contrarié et, pour le moment, ce que je désire le plus, c'est un lit.

Laforet conduisit alors son maître dans la chambre qui lui avait été préparée, non sans lui demander en route quelques détails sur ce voyage dont la spontanéité avait tout lieu de l'étonner. Le marquis répondait par monosyllabes. Il fut cependant un peu plus expansif avec le banquier sur lequel étaient tirées les différentes traites qu'il avait reçues soit de ses correspondants, soit de Gendron. Aussitôt qu'il sut son arrivée, ce banquier, heureux de recevoir un visiteur aussi notable, vint le visiter, s'informa de lui avec beaucoup d'intérêt, et, sur la réponse de M. De Frêne qu'il était malade de la traversée, lui promit de lui envoyer dès le lendemain matin le plus habile médecin de la ville, celui de l'ambassadeur de France. *Il y avait tout*

(La suite au prochain numéro.)

Daniel OLS.

mieux, elle se jettera dans les bras du prêtre, et ce sera la stérilité dans la famille, et la discorde, jusqu'à ce qu'il y ait séparation. La mère se livrera journellement des combats intérieurs, son amour pour son fils cherchant à triompher de ces principes qu'elle aura reçus à l'école; s'il succombe, c'est le bannissement de l'enfant, ou pour mieux dire, c'est sa perte.

L'approbation donnée à une pareille œuvre ne peut être que le résultat d'une erreur, d'une surprise. Ce n'est pas l'ancien professeur d'histoire, le protestant, M. Duruy, le ministre libéral qui y aurait consenti en parfaite connaissance de cause.

J'ai sous les yeux une publication originale de l'éditeur Pincebourde, annotée et réunie par M. Loredan Larchey, *Correspondance intime de l'armée d'Égypte interceptée par la croisière anglaise*; elle présente, au point de vue philosophique et historique, un sujet d'études intéressantes.

Ces lettres intimes reflètent admirablement l'esprit et les sentiments qui animaient alors ces courageux soldats de la république dans leur, entreprises de conquêtes. Parmi eux, point de servilisme, point de subordination militaire aveugle, un courage à toutes épreuves et un dévouement sans bornes au chef nommé par les représentants de la patrie.

Dans une de ces lettres, signée Tallien, datée de Rosette, le 17 thermidor an VI, je trouve les passages suivants: « Quant à moi, ma chère amie, je suis ici, comme tu le sais, bien content mon gré; ma position devient chaque jour plus désagréable, puis-je, séparé de mon pays, de tout ce qui m'est cher, je ne prévois pas le moment où je pourrai m'en rapprocher; cependant, rien ne me fera trahir et l'amitié et mes devoirs. Bonaparte éprouve une chance malheureuse, c'est pour moi une raison de plus de m'attacher plus fortement à lui, et d'unir mon sort au sien.

« Ne crois pas cependant que je devienne jamais le partisan d'aucune faction; le passé m'a assez éclairé pour me rendre sage, et s'il pouvait, ce que je suis bien loin de penser, se présenter un ambitieux qui voudrait ou donner des fers à sa patrie, ou faire tourner les armes de ses défenseurs contre la liberté, alors on me verrait dans les rangs de ceux qui se présenteraient pour le combattre. »

Voilà de belles et nobles paroles, dignes d'un ancien Romain. Avec de tels hommes, il n'est pas étonnant qu'on les ait entraînés à la victoire sur les champs de bataille de Jemmapes et de Valmy. Ce n'était pas alors qu'il fallait simplement le plus d'hommes possibles pour être forts et triompher; un seul homme en valait dix, quand il avait dans le cœur cette énergie et ce courage que donne l'amour de la patrie et de la liberté.

Ah! tristes pygmées que nous sommes auprès de ces géants!

Il paraît certain que Berezowski s'en défendit par M. Em. Arago. Quant à M. Jules Favre, sa dernière maladie, dont il se relève peu à peu, l'empêchera, assure-t-on, de parler en public pendant plus de trois mois. A ce sujet, le *Courrier Français* publiait ces jours derniers la plaisanterie suivante:

« On faisait courir le bruit, il y a quelques jours, de l'élevation de M. Nélaton aux fonctions de sénateur, et plusieurs journaux se demandaient quels étaient les titres du célèbre docteur. S'ils n'en ont pas encore trouvé, en voici un qui se présente inopinément: Ses états de service consistent à avoir condamné au silence M. Jules Favre. »

J'ai lu aussi avec plaisir, dans le même journal, l'article de M. Edouard Siebecker, *Mœurs du jour*. C'est avec raison qu'il dit:

« Quant à tous ces hommes qui (sur le parcours des courses) montrent leur carte, et à ces femmes qui cachent peut-être la leur, ils ne représentent ni un principe, ni une aristocratie, ni une doctrine. Et tandis qu'ils galopent, faisant claquer les fouets et sonner les grelots, mes yeux s'attachent sur ces travailleurs qui les regardent passer... Il n'est pas difficile de prévoir que ce n'est pas toute cette godaillerie qui passe qui les empêchera de grandir. »

Il y a dans cet article de saines et vigoureuses pensées.

ALBERT BAUME.

### On demande une rosière.

Lisez, je vous prie, car, parole d'honneur, c'est une histoire vraie que j'ai à vous conter.

Avez-vous quelquefois admiré les belles et robustes filles du Bugey? — Si vous n'avez pas encore eu ce bonheur, mettez-vous en route et vous m'en direz des nouvelles. C'est parmi ces grosses gaillardes des montagnes, qui n'ont pas peur des hommes, au contraire, qu'il s'agit de découvrir une rosière. Voici pourquoi:

En 1836 mourait à Lyon un bien honnête homme, M. P.-A. Chavant, qui avait su devenir riche et qui a eu la bonne inspiration, ne laissant pas d'enfants, d'en faire profiter son pays natal. Il a donc institué la commune de Cerdon, arrondissement de Nantua (Ain), légataire universel. Toutefois, le testateur a cru devoir imposer certaines charges à sa libéralité, comme par exemple de lui élever un splendide tombeau de 25,000 francs dans le cimetière de l'endroit. Mais l'obligation la plus intéressante qui résulte du testament, obligation qui a fait naître bien des sourires chez les hommes et bien des espérances chez les femmes, c'est celle de prélever sur la succession une certaine somme, de la placer d'une façon sûre et productive, et de capitaliser les intérêts jusqu'à ce qu'on ait obtenu un revenu annuel de 3000 francs. A partir de ce moment, cette somme de 3000 francs doit

être consacrée chaque année à doter la fille la plus pauvre et la plus vertueuse du village.

Or, voici cinq ans que le revenu est parvenu à 3000 francs; mais, hélas! la dotation n'a pu, jusqu'à présent, avoir lieu. On dit que l'élément indispensable fait complètement défaut; seulement je voudrais bien savoir si c'est parce qu'il n'y a pas de filles pauvres ou si c'est parce qu'il n'y en a pas de vertueuses. On m'a bien fait observer que J.-C. avait dit qu'il y aurait toujours des pauvres sur la terre, et qu'il n'avait pas fait d'exception pour Cerdon; mais je ne puis pas me résigner à croire que parmi les belles et fortes bugistes cerdonniennes, on ne puisse pas, dans l'espace de cinq années, rencontrer au moins une vertu.

La vertu, il est vrai, a par moment des digestions pénibles, mais 3000 francs! une pareille dot vaut bien la peine qu'une jolie fille... ne se dérange pas, et qu'elle se décide ou se résigne à la gagner.

Mais, demoiselles vigoureuses de Cerdon, réfléchissez donc que la ville de Nanterre a des rosières à ne savoir où les mettre, et que ces rosières à l'arôme si vanté, n'ont qu'une prime de 500 fr. pour les encourager à arriver à ce résultat... que l'on vous demande. Et quand on a un sujet pour 500 fr. à Nanterre, on doit pouvoir en trouver un pour 3000 à Cerdon, que diable! Il n'y a plus d'échelle mobile! A ce prix-là, ce produit si rare chez vous devrait courir les rues.

Une rosière de Cerdon, ça ferait tant de plaisir à voir, et ça vous coûterait si peu... si peu...

Que désormais chaque année une de vous, au moins, puisse faire mentir la chanson que vous connaissez.

Les filles de Cerdon  
S'en vont à la prière...  
Avec un blanc jupon.  
Mais on sait pourquoi faire... etc.

Espérons que le printemps prochain fera éclore ce phénomène introuvable, et que, la commune, qui a des fonds en réserve, couronnera une demi-douzaine de solides vertus à tous crins.

Autrement le conseil municipal serait réduit à se contenter de demi ou de quart de rosières. Et encore grand embarras: comment déterminer au juste où finit la rosière et où commence la demi? Le concours de la faculté serait peut-être nécessaire.

Allons, jeunes Cerdoniennes, soyez généreuses et évitez cet ennui, ce travail de division à vos administrateurs dévoués.

En attendant qu'on se le dise à Cerdon:

On demande une rosière,  
parce qu'il en faut une!

Jules FRANTZ.

### LA SOCIÉTÉ

#### D'ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL

Il faut agrandir le domaine de l'intelligence, fut-ce aux dépens de l'atelier, telle est la pensée dominante, la seule que nous voulions retenir du discours prononcé par M. Duruy à la distribution des prix de la Société d'Enseignement professionnel. Le reste n'était qu'un long dithyrambe de la politique gouvernementale, politique que nous n'avons pas le droit d'apprécier. Mais comme les auditeurs ne s'étaient pas rendus à la cérémonie précisément pour entendre l'éloge du gouvernement fait par lui-même, ce n'est pas cette partie du discours qui a paru la plus appropriée à la circonstance et qui a reçu les applaudissements les plus enthousiastes. Il en a été de même de cette notice élogieuse sur l'histoire lyonnaise, sur le dévouement politique de la ville et de ses habitants. Nul parmi les hommes officiels ne s'est montré plus libéral, au moins dans ses discours, que M. Duruy, et nous sommes heureux de reconnaître qu'il est très sympathique et très populaire. M. Thibaut a dit avec raison, en lui donnant la réplique, qu'il suffisait de son rapport sur l'instruction gratuite et obligatoire pour illustrer sa vie entière. Aussi la salle a-t-elle retenti d'applaudissements unanimes et prolongés.

Mais après les préambules obligés, qu'on aurait évidemment bien fait d'abrèger, M. Duruy est entré franchement dans le vif de son sujet. Il a parlé de la diminution nécessaire des heures de travail pour certains corps d'état et d'une augmentation de salaire. Et lorsqu'il a réclamé le rétablissement de la famille, lorsqu'il a protesté que la place de l'épouse et celle de l'enfant n'étaient pas à l'atelier, mais au foyer domestique et à l'école, alors son succès a été aussi complet que l'avait été l'an dernier celui du grand philosophe, M. Jules Simon. Ils étaient les défenseurs des mêmes principes, ils soutenaient les mêmes idées.

Oh! oui, M. le Ministre a raison, il faut étendre l'intelligence et développer le goût de l'étude, et l'atelier n'y perdra guère, et notre industrie nationale

et gagnera. Plus l'ouvrier est instruit, plus le produit de son travail acquiert de valeur par le fini de la main-d'œuvre, et plus il lui est facile de réaliser des améliorations et des économies importantes dans son industrie.

Il a raison encore lorsqu'il réclame la présence de la femme au foyer domestique, car sa place y est marquée. Qui donc élèvera les enfants, qui s'occupera de ces mille détails d'intérieur, si le travail de la mère la retient forcément au dehors, et que deviendra l'enfant livré à lui-même? La cause première de la démoralisation de certaines classes de la société, beaucoup trop livrées au travail, réside tout entière dans l'abandon de la famille, et l'on ne peut y remédier, M. Duruy l'a dit avec beaucoup de courage, que par l'instruction d'abord et l'augmentation du salaire ensuite.

Mais il a eu raison surtout lorsqu'il a parlé de l'instruction de l'enfance. Il y a quinze jours, à cette même place, un de nos collaborateurs les plus justement aimés et estimés nous faisait le récit navrant des tortures endurées par de pauvres petits êtres qu'exploitent cyniquement d'indignes maîtres ou de plus indignes parents. Eh bien, l'instruction (nous n'osons pas dire obligatoire) n'eût-elle pour résultat que d'arracher ces malheureux enfants qu'on dresse de bonne heure à la honte, qu'on rend audacieux, rampants, vils et plus encore peut-être, que la police arrête parfois et qu'elle renferme la nuit durant avec les criminels, sans qu'on puisse dire que cette compagnie leur soit plus pernicieuse que celle de leurs parents; si, dis-je, l'instruction n'avait d'autre résultat que celui de délivrer ces misérables des tortures actuelles et de la honte future, elle aurait encore rendu un immense service à la société. Pour mon compte, je n'hésite donc pas à applaudir franchement à la péroraison de M. le Ministre.

J'applaudis encore, avec non moins de courage, aux conseils donnés par lui aux professeurs du Lycée de St-Etienne: « Vous devez être au niveau des idées de votre époque, vous devez même les devancer. »

Nous sommes heureux aussi de voir M. Duruy faire de l'instruction des femmes une préoccupation spéciale. — Ah! qu'il agrandisse le cercle de leurs connaissances et qu'il supprime le Catéchisme de l'abbé Gaume, des matières de l'examen, qui est imposé aux institutrices laïques.

ALFRED DEBEAUCY.

### EN L'AIR.

#### PETITE CHRONIQUE.

Décidément, la fin du monde est proche. Demandez aux deux frères siamois de l'orthodoxie ultramontaine et du jétisme: l'*Univers* et le *Monde*.

Depuis un mois, vêtus de la robe de bure, la croix et le chapellet à la main, il prêchent la croisade contre l'Exposition universelle, c'est-à-dire contre le progrès industriel. Et en feuilles qui savent ce que c'est que la concurrence, c'est à qui crierait le plus fort.

Le progrès!... horreur!... Et la haine s'en donne! Comme engeulement, l'*UNIVERS* a une réputation... universelle, mais il s'élance dans l'arène avec tant d'ardeur, que souvent il ne peut plus respirer... c'est ce qui arrive aux personnes oppressées.

LE *MONDE*, beaucoup plus calme, se réserve toujours quelque chose sur la planche; il sait attendre l'occasion... faible à la riposte, il est plus tenace à l'attaque, a quelque habitude du feu, et sait au besoin y rester. Aussi, dans leur dernier engagement, le *Monde* a-t-il incontestablement remporté la palme.

Dût l'illustre VEUILLOT verser trois pleurs de rage inassouvi, il n'en a pas moins été tombé par M. VENET.

Pour accomplir dignement sa mission humanitaire le noble croisé que l'inspiration divine anima prend la résolution de révéler au *Monde* quel est l'auteur, le directeur et le premier exposant de cette Exposition maudite... par lui.

Deux coups de grosse caisse d'abord pour avertir la foule. Il annonce qu'il va stigmatiser tous ces pharisiens de la presse libérale.

Et il fait la grande révélation. C'est Dieu qui parle par la bouche de son prophète Venet. *Tout ce qu'on voit à l'Exposition est l'œuvre de sa majesté le DIABLE*. L'Exposition de 1867 est l'exposition des besoins universels.

Ainsi, c'est le diable qui préside à ce temple du travail, à cette fête de l'industrie et de la paix, à cette union de la grande famille humaine, comme dit L. GAUDRY dans le *Journal de Roanne*, et si la commission des récompenses veut être juste et écouter les sages avis du conseiller prophète, c'est à sa majesté Satan qu'elle attribuera la première et l'unique récompense.

M. Veillot n'a pas su trouver cela. Mais le diable, enchanté du rôle qu'on lui attribue, n'a pas voulu se trouver en reste de générosité vis-à-vis de M. Venet, et alors il a révélé:

Que le diable et M. Venet se sont beaucoup connus dans le temps.

Que, durant les premiers temps de leur liaison, M. Venet était si familier avec le diable que, quand il le rencontrait, il ne pouvait se dispenser de le tirer par la queue... sans façon.

M. Venet le recevait souvent dans sa maison, et vers les fins de mois les initiés étaient toujours sûrs de le voir à sa table... ou dans sa bourse.

L'ayant eu si souvent dans son intimité, M. Venet

en était arrivé à se confondre avec lui, et il voyait le diable partout... où il se trouvait.

Les méchantes langues, il y en a dans le *Monde*, disaient en parlant des deux amis, que M. Venet, comme esprit malin... ne valait pas le diable.

Ce à quoi, l'enfoncement de portes ouvertes répondait avec le fin sourire qu'on pourrait lui connaître:

« Il ne faut pas se fier aux apparences, le plus diable de nous deux n'est peut-être pas celui qu'on pense... et puis vous savez... quelquefois le diable se fait ermite. »

Je pense bien... quand on veut faire son chemin dans le *MONDE*.

Tous les journaux vous ayant raconté d'une façon plus ou moins exacte, les péripéties toujours étonnantes de l'ascension du *Géant*, je me contenterai de vous initier à un incident particulier, un petit détail intime, que je tiens d'un témoin oculaire.

Les préparatifs sont terminés. L'imposant colosse se balance fièrement au-dessus de sa nacelle. Il est cinq heures, d'Artois est dans les cordages. D'une main il tient la soupape, et de l'autre un sac de lest destiné à rompre l'équilibre entre la force ascensionnelle, et la force attractive de l'aérostat.

Nadar prononce la fameuse formule: lâchez tout, et aussitôt, avec une docilité remarquable, le ballon s'empresse... de ne pas bouger de place.

Déjà la foule toujours goguenarde s'écriait: Partira! — Partira pas!! etc., etc.

Nadar met le nez à la fenêtre, regarde la multitude en souriant... dans son menton. — Je vois ce que c'est, dit-il, Jules Valles est trop lourd, il tient trop à la Rue, qu'on l'expulse. Vous voyez d'ici la scène.

Par un sentiment d'amour-propre facile à concevoir, Jules Valles ne veut pas descendre, de crainte que ses nouveaux abonnés n'attribuent ce mouvement à un accès de faiblesse... quoiqu'au fond... — Enfin on le décide, difficilement... mais on le décide à atterrir.

Nadar avait raison. Le rédacteur en chef de la Rue est un homme de poids, car à peine a-t-il quitté la nacelle, que le *Géant* s'élance majestueusement dans les airs, et disparaît bientôt au milieu des nuages.

A huit heures et demie du soir, Nadar descendait à Lonjumeau, sans avarie ni accident.

Il n'y a plus que les prélats invalides qui soient dans leurs diocèses. Tous les évêques sont à Rome. C'est que St-Pierre et St-Paul ont été martyrisés et crucifiés en l'an 67, de l'ère chrétienne, le 29 juin. La date est précise; on est infiniment mieux renseigné que pour la mort du Christ.

Donc voilà 48 fois cent ans que ce cruel événement s'est produit.

Or à tous les centièmes anniversaires de la mort de St-Pierre et de St-Paul, il y a à Rome de grandes fêtes religieuses et populaires auxquelles on ne manque jamais d'inviter tous les princes des prélats, toutes les éminences et les grandeurs du catholicisme.

Mais jamais on n'avait vu pareil empressement à répondre à l'appel.

Nos prélats et nos évêques français, vu la simplicité de leurs costumes, sont peu remarquables, c'est une consolation. La vogue populaire est toute entière aux évêques orientaux: leurs belles têtes, leurs longues barbes, leurs riches costumes, excitent l'admiration de toutes les villes qu'ils ont bien voulu honorer de leur présence. Ils se sont fait photographier par le photographe de la cour, l'abbé Alessandri. La vente des épreuves marche bien, très-bien; mais ce qui ne marche pas plus mal, c'est la fabrication et la vente des médailles frappées en souvenir de ce centième anniversaire de 1867. Il y en a de tous les calibres, de toutes les dimensions. J'ai été admis à l'honneur de les contempler. C'est à Lyon qu'elles se frappent, et elles s'expédient par milliers de grosses.

Ces médailles représentent St-Pierre et St-Paul qui se regardent; mais on n'a pas conservé la tradition du crocifixe de l'un des deux, la tête en bas.

Voici un échantillon du programme varié des réjouissances publiques qui auront lieu du 28 juin au 7 juillet:

Vendredi 28, messe, vêpres, bénédiction, illuminations et feux de joie.

Samedi 29, messe, vêpres, bénédiction, feux de joie et illuminations.

Dimanche 30, messe, vêpres, bénédiction, illuminations et feux de joie.

etc... etc... En somme, beaucoup de messes et beaucoup d'artifices, sinon beaucoup de joie. Que je voudrais donc être à Rome!

On se demande dans les coulisses et dans le monde des dévots si M. Dupanloup ne serait point cette fois l'organisateur des fêtes. Il est dans la ville éternelle depuis si longtemps! C'est vraiment de la naïveté.

M. Dupanloup ne se contenterait pas d'être un maître des cérémonies, nous sommes en mesure d'affirmer, qu'il a de bien plus hautes préoccupations. Il a employé son temps à décider le futur concile œcuménique, qui se tiendra à Rome le 8 décembre 1868, et qui admettra comme article de foi le dogme de l'infaillibilité du pape.

Ainsi se trouvera à jamais vidée la fameuse querelle des ultramontains et des gallicans. L'église de France embrassera l'église d'Italie, et nous aurons deux infaillibilités pour une, celle des conciles et celle des papes.

J'ai eu toute la semaine devant les yeux un miroitement de robes blanches et de bannières religieuses.

Vraiment, j'en veux aux journaux qui réclament la suppression des processions dans les rues et l'application de la loi.

A Lyon, le jour de la Fête-Dieu est le plus beau de l'année.

D'abord, il y a abondance de reposoirs variés, on en rencontre presque à tous les coins de rues. Et les ornements, les fleurs, la verdure, c'est charmant pour les promeneurs.

Mais le coup d'œil des processions est bien plus ravissant. Toutes ces petites filles, en robes blanches, aux cheveux blonds bouclés, qui portent des petits saint Jean, ou de gracieuses banderolles sont dans la jubilation. Ça fait plaisir à voir.

Et ces grandes demoiselles également en blanc, mais voilées, qui, pour chanter des cantiques... et en musique encore! se réunissent en chœur! Vraiment, l'œil et l'oreille sont charmés; chaque groupe a son écharpe d'une couleur différente.

C'est qu'il y a autant de couleurs qu'il y a d'institutions de jeunes filles.

Puisqu'on se fait voir, il faut bien se distinguer. Quelquefois cependant, ce ne sont que des confrères.

Et ces petits bonshommes, qui représentent les principaux saints du calendrier, sont-ils fiers sous leur déguisement! Il y en a un qui est tout rouge, un autre tout bleu, un troisième tout gris. Le premier porte la croix, le deuxième la couronne d'épines, le troisième les clous. On a remarqué, entre autres, à la procession de l'église de Saint-Louis, un bambin de six à sept ans qui était affublé d'une robe de bure et d'une barbe... mais d'une barbe... qui ne lui descendait qu'au nombril... avec une paire de moustaches... que tous les sapeurs ont dû admirer. Mais il ne portait rien du tout... Jugez de mon ignorance, je n'ai pas pu deviner quel saint il représentait...

Et les membres de la confrérie du Saint-Sacrement qui suivent avec un gros cierge à la main, n'est-ce pas très édifiant?

Enfin, vous n'ignorez pas que la cavalerie ouvre et ferme la marche.

Etonnez-vous ensuite que le long du parcours, sur les trottoirs et aux fenêtres, il y ait abondance de spectateurs et de curieux. Il n'y a même pas mal de dévots, car il n'en manque pas qui se mettent à genoux.

Je n'ai pas parlé du clergé, parce qu'on pourrait le voir dans l'église tout aussi somptueusement costumé. Mais qui donc avait prétendu qu'on manquait de recœurs? Ah! nous sommes heureux de pouvoir rassurer ceux qui auraient conçu des inquiétudes à cet égard. Nous avons eu occasion de voir la procession de l'église métropolitaine de Saint-Jean, à laquelle assistent les élèves du grand séminaire... Il y a de quoi fournir des prêtres à tous les diocèses de France.

J'ai reçu samedi passé l'étrange circulaire suivante:

Confrérie du Saint-Sacrement.

Monsieur, Vous êtes prié de vous rendre, EN HABIT NOIR, dans le chœur de l'église paroissiale, le dimanche 23 juin, etc., etc.

Diable! mais alors les malheureux pécheurs qui n'ont pas d'habit noir sont donc privés et exclus de l'honneur d'entrer jusque dans le sanctuaire. Car enfin, si je ne me suis pas rendu à l'invitation de ces messieurs, c'est uniquement parce que je n'avais pas d'habit noir, et que je ne voulais pas me faire remarquer avec ma modeste et vieille redingote, ou mon veston rapé.

Nous engageons vivement nos lecteurs à visiter le musée anthropologique, anatomique et ethnologique de M. Neger (cours Napoléon, à Ferrache). Il n'existe peut-être pas de galerie plus curieuse, et en même temps plus instructive et plus intéressante sous certain rapport; elle est plus riche que le musée Dupuytren. Elle se compose de plus de 800 pièces et sujets, dont un grand nombre se démontent pour laisser aux amateurs la faculté de se rendre compte de la structure du corps humain.

Nous nous réservons d'en parler plus longuement dimanche prochain.

Nous engageons également les amateurs de belles peintures décoratives à visiter les plafonds des nouveaux salons de l'hôtel Collet (rue Impériale). Il est impossible d'obtenir, à la détrempe, un résultat plus satisfaisant.

Une grande recherche de tons joints à une grande richesse de coloris, voilà les qualités qui dominent dans ces belles compositions.

La partie décorative (fleurs, ornements) a été confiée à M. Devoir, et les sujets ont été peints par MM. Detanger et S., d'après les maquettes de M. Guichard, professeur au Palais-Saint-Pierre.

Le vénérable Père A. Jouve, le petit Veillot lyonnais, moins les Odeurs, vient de décocher un peu de sa bave sur Victor Hugo, à propos de la lettre à Juárez, et ce probablement à la plus grande joie des béats abonnés du pieux Courrier de Lyon.

M. A. Jouve, qui n'a pas de style, trouve que le style de l'auteur de Notre-Dame de Paris « est prétentieux ». Ce sacristain discutant ce génie! Le cloporte niant l'aigle!

Mon Dieu! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font!

Pour la Chronique: JULES FAUST.

LETTRÉ STÉPHANOISE

Monsieur le Directeur du Réveil.

Je m'en allais l'autre jour par la ville, cherchant à l'importe quoi pour rompre la monotonie de mon

existence, quand, à quelques pas devant moi, je vis mon pauvre De Lonnes dans une position des plus critiques: entre un jésuite et un capucin, devant et derrière lui se tenaient aussi un frère ignorantin (un bel homme!) et un jeune St-Vincent-de-Paul qui fréquentait, mais la nuit seulement, le cercle des petits crevés, comme on dit dans les capitales de la France. La mauvaise herbe pousse toujours et partout.

Me précipitant à son secours, braver de mon œil unique le danger quatre fois saint qui l'entourait, fut pour moi l'affaire d'un moment.

A ma vue, l'ignorantin se signala. C'est que si je ne suis pas le démon, je lui ressemble pas mal; il ne manque pour compléter la ressemblance que l'ornement porté par certain nombre de maris... très marris de se trouver, un beau matin, grandis de tout ce qui fait la différence entre un cerf et une biche.

Je me précipitai donc au secours de mon malheureux confrère, en bondissant sur ma jambe qui boude l'autre, et en jurant par Voltaire et M. Havin.

Pour le coup, la Sainte-Alliance improvisée se dissipa, et mon ami se précipita dans... non, sur l'exagération de mon épine dorsale, car, craignant une défaillance de sa part, je lui avais tourné le dos en continuant de poursuivre de la moitié de mon regard, la sainte troupe débandée.

Avec eux le diable est partout: à Lyon avec le Réveil, ici avec De Lonnes, mais il paraît qu'il hante aussi les couvents. La preuve: c'est que Dieu, pour le chasser de la sainte maison des RR. PP. Capucins, a lancé sur eux sa foudre vengeresse!... Boum! et il les a frappés... de surprise seulement et de frayeur aussi. A moins que ce ne soit de sa part une protestation contre l'idée de ces messieurs, de vouloir édifier, aux frais de la foi catholique, une nouvelle statue à la Vierge.

A propos de foudre, je me suis laissé conter que vendredi dernier, pendant qu'un gros orage éclatait sur notre ville, la foudre a, dans la rue St-Louis, décapité un pauvre homme de... son parapluie; et, en relatait ce fait, le Mémorial se posait cette question: Qu'en voulait-elle faire?

Dame! Mémorial, mon ami, il ne faut pas être aussi indiscret, que diable! Ainsi moi je me garderais bien de demander à Dieu ce qu'il voulait aux saints Pères Capucins, le jour de leur foudroyante surprise.

Enfin pour en revenir à la foudre, elle s'est encore permis une excursion dans les bureaux de la Recette générale du département de la Loire; cherchait-elle encore un parapluie? c'est ce que je ne sais pas encore. J'attends que le Mémorial veuille bien se livrer à une nouvelle indiscretion, et s'il se plait à ce genre d'exercice, je le prierai de vouloir bien nous révéler ce que faisaient lundi soir, à 9 heures, rue Désirée, en compagnie de deux gentilles dames, deux saintes personnes aussi aimables que dévots, Partie carrée, quoi! Mais cela ne regarde que le Mémorial.

Revenons à mon pauvre De Lonnes, si vous le voulez bien. Il résulta de notre rencontre, qu'il me raconta ses tribulations, causées par sa collaboration au Réveil. Sur ma demande, il m'expliqua les moyens et le but de cette feuille tant décriée parmi nous, en m'assurant qu'il allait donner sa démission. Bon, me dis-je, je vois mon affaire, et en me proposant pour le remplacer, je l'engageai à me faire accepter.

La présente est donc, Monsieur le Directeur, pour tenir lieu à la chronique stéphanoise de De Lonnes, et vous offrir mes services.

Loquere, Domine, audit servus tuus. Si vous daignez m'accepter, je vous jure d'y aller, sur les crétons, de l'œil, de la bosse et du pied fourchu. Je ne crains point d'être connu, leur charité m'a tellement aigri, ils se sont si bien apitoyés sur mes petites difformités que je ne demande qu'à mordre et à rire.

Bossu, borgne et boiteux, tel est mon portrait, et en le livrant je sais que je mets ma tête à prix, n'importe! Mon programme? le voici, comme le chante M. Corbières des Bouffes Stéphanois:

Je critique, tique, tique, C'est mon droit, je me l'applique Les abus, Je tape dessus, Pique, atout, Atout! C'est du pique, Atout c'est du pique.



Je ne réponds pas de l'exactitude prosodique de ma citation, mais je l'aime d'autant plus qu'elle est conforme à mes goûts, à mon caractère, et rime quelque peu avec le nom de votre tout dévoué

JEAN PICK.

P. S. On ne parle plus parmi nous que des exercices du dompteur Temati, à la grande Ménagerie Milanaise.

Si je ne trouve pas en ville de bêtes plus intéressantes que celles de cette ménagerie, je vous en parlerai dans ma prochaine lettre.

Ce n'est pas la quantité qui fait défaut ici, mais bien la qualité.

A votés,

J. P.

VIE

D'ARMAND LE BAILLY

(SUITE)

Tandis que le poète regardait vaguement et tristement le royal jardin, un ouvrier vint s'asseoir à côté de lui. Cet ouvrier attendait quelques camarades de travail qui devaient le prendre en passant afin qu'ils s'en allassent tous ensemble à la besogne. Il paraissait avoir vingt-cinq ans; sa figure militaire était intelligente, ouverte, sans souci et sans gêne. N'ayant rien de mieux à faire, il se mit à considérer Le Bailly; il remarqua son abattement, et avec cette justesse d'appréciation et de coup d'œil vraiment singulière qui distingue l'homme des rues de Paris, devina

tout d'abord qu'il avait à côté de lui un jeune homme nouvellement arrivé de sa province et sans doute aux prises avec les misères de la grande ville. L'ouvrier comprend facilement ces angoisses, ayant presque toujours souffert lui-même. A moitié par intérêt, à moitié par curiosité, il adressa la parole à Le Bailly et lui demanda s'il était à Paris depuis longtemps, si le séjour lui en plaisait. L'on est souvent plus communicatif avec des personnes que l'on voit pour la première fois et que l'on sait ne plus revoir, qu'avec ceux que l'on rencontre tous les jours. Le poète répondit aux avances de l'ouvrier, et une conversation assez longue s'engagea entre eux. Après qu'elle eût duré une dizaine de minutes, l'ouvrier dit:

« C'est le plaisir, cela, mon cher; dans six mois vous ne serez guère embarrassé en pareille circonstance. L'essentiel c'est de garder votre monnaie et de filer à la manche du propriétaire. Il ne faut pas être trop curé à Paris, voyez-vous; l'affaire est d'y vivre. Les gros locataires paient pour les petits; c'est la règle. Vous avez deux malles, cela c'est embarrassant; c'est un cadeau au concierge. On met ses culottes les unes sur les autres, deux paletots, les chemises et les mouchoirs dans ses poches; on fait trois ou quatre voyages s'il en est besoin; on a l'air bon enfant, on laisse une paire de bas dans la commode, comme souvenir, et quand la chambre est bien nettoyée, on s'en va sans dire bonjour, en ayant soin de regarder le numéro, afin de faire demi-tour à l'occasion.

Le côté plaisant de ces démenagements clandestins séduit facilement, surtout quand une pénurie véritable est de la partie; mais la nature de Le Bailly était loin d'être gaie: il ne voyait dans la mise à exécution du projet de l'ouvrier qu'une suprême et triste ressource. Il lui objecta qu'il ne savait où transporter son mince bagage.

— Qu'à cela ne tienne, répondit le Parisien. J'habite rue d'Enfer, à deux pas de chez vous. Je vous offrirais bien la moitié de mon lit, mais elle est prise. Vous pourrez apporter tout ce que vous voudrez dans notre chambre, et l'y laisser jusqu'à ce que vous ayez trouvé un autre logement.

En ce moment, ses camarades d'atelier arrivèrent.

— Suivez-moi, continua-t-il; je vais vous montrer mon domicile et prévenir ma femme.

Il expliqua en quelques mots ce qui se passait aux ouvriers qui se mirent à rire; leur dit de s'en aller sans lui, et s'éloigna suivi du pauvre Le Bailly, qui portait bas la tête et était désolé.

Arrivés devant une ancienne maison fort haute, de la rue d'Enfer, ils y pénétrèrent, montèrent quatre étages, et se trouvèrent devant une petite porte que l'ouvrier poussa. C'était son logis. La chambre était propre, bien éclairée; il y avait des rideaux bien blancs à la fenêtre, et contre cette fenêtre, assise et cousant, une fraîche fille au minois spirituel et satisfait, qui n'avait certes pas de pièce de mariage dans son armoire.

L'ouvrier lui apprit ce qui le ramenait; elle chercha à consoler Le Bailly, à lui donner courage, à le faire rire. Je crois qu'elle y perdit son temps.

Il redescendit avec l'ouvrier qui l'accompagna jusqu'à la maison du n° 185; là, ils se quittèrent. Le Bailly monta à sa chambre, vida ses malles, mit deux paires de pantalons, deux paletots, rempli ses poches de livres, et marcha vers la porte. Au moment de l'ouvrir, il s'arrêta, demeura debout un instant, s'assit sur une chaise, ôta son paletot, un pantalon, vida ses poches, et resta.

Nous avons voulu raconter cette rencontre du poète et d'un ouvrier de Paris, parce que plus tard nous en aurons une à rapporter pareille quant aux individus, mais tout autre comme moralité, ainsi qu'on le verra.

ARISTIDE FREMINÉ

La suite au prochain numéro.

THÉÂTRES DE LYON

La Grâce de Dieu (cinq actes), M. Victor Genin, Mlle Victorine Genin. L'Espionne Russe (trois actes), M. Victor Genin, Mlle Blanchereau. Variétés. — Continuation des représentations de Victor Genin. Naturellement les drames se succèdent sans interruption, et à voir le succès, on croirait vraiment que ce théâtre, fait

pour la comédie, a obtenu par surcroît le sceptre du mélodrame!

Victor Genin est un artiste d'un talent si réel et si sympathique, que la salle est exactement comble chaque soir.

On sert de tous côtés des drames au public lyonnais. Les Célestins comme le théâtre de la Croix-Rousse ne s'en font pas faute, mais les amateurs n'y retrouvent pas leur artiste aimé, qui a laissé dans les fastes dramatiques de la ville un impérissable souvenir. De plus, Victor Genin se fait seconder par sa fille, jeune artiste de vingt ans, d'un talent déjà presque merveilleux, et qui a recueilli une ample moisson de bravos et de bouquets. Que M. Blanchereau s'attache d'une manière définitive ces deux artistes, et nous lui assurons une brillante campagne. Quant à nous, qui préférons la comédie, nous serons bien vite réconciliés avec les brigands et les victimes. Comment n'être pas enthousiasmé quand la salle est pleine, et que tout le monde applaudit.

Après Lazare le Père, nous avons eu les Crochets du Père Martin. Répéter que le succès de Victor Genin a dépassé toute espérance, ce n'est pas assez. Il faut reconnaître qu'ils n'existent plus, au moins à Lyon, ces artistes consciencieux qui s'imprègnent de la pensée de l'auteur, qui ont l'intelligence de la faire ressortir, et qui en jouant font une véritable création artistique. C'est la réflexion qui nous est venue en écoutant Victor Genin, et si M. d'Herblay avait été dans la salle, il l'aurait faite comme nous. Quelqu'enthousiaste qu'il soit de sa troupe, et particulièrement de ses acteurs de drames, MM. Butaut et autres, il aurait bien compris que la comparaison était loin de lui être avantageuse.

La présence en scène de l'illustre acteur n'a été qu'une ovation prolongée.

Parmi les artistes que le talent de Victor Genin n'a pas complètement éclipsés, nous devons citer: M<sup>me</sup> Lefebvre qui, dans le rôle de Geneviève, a fait admirablement ressortir le dévouement et l'amour maternel excessifs; M. Sanaoze qui a été très applaudi, mais qui ne sait pas encore soustraire son débit à l'emphase et à la monotonie des mêmes gestes et des mêmes regards. M. Sanaoze est un artiste consciencieux et qui travaille; il y a en lui l'intelligence et l'étoffe d'un grand acteur; qu'il s'applique à rester ou à devenir naturel, et à ne pas paraître si gêné sur la scène; qu'il se dispense aussi d'avoir l'air de chercher constamment ses inspirations dans les cieux.

M. Darmenval, M<sup>mes</sup> Mathilde et Bertholet ont droit également à une mention particulière.

La soirée finissait par l'Amour que qu'c'est qu'ça, vaudeville qui a été admirablement joué et chanté par M. et M<sup>me</sup> Blanchereau.

Mais la plus belle soirée a été sans contredit celle de dimanche dernier: on donnait la Closerie des Genêts, de Frédéric Soulié.

Le drame, un des meilleurs qui ait été représenté sur la scène française, aurait suffi à attirer la foule, mais M<sup>lle</sup> Victorine Genin, la fille de l'artiste aimé, affrontait pour la première fois la rampe lyonnaise, à côté de son père, dans le rôle de Louise Kérouan. Cette jeune artiste a su profiter des leçons de son père; elle possède les qualités de son maître. Elle sait être dramatique sans être exagérée, elle brille surtout par l'expression du sentiment, et a déjà une grande entente de la scène. Sa voix est éminemment sympathique, et sa diction correcte. Enfin, le charme et l'expression de sa physionomie sont remarquables. Toutefois, si nous devions découvrir une ombre au tableau, nous dirions que les intonations ne sont peut-être pas suffisamment variées; mais ce petit défaut disparaîtra avant peu, et les applaudissements du public ont prouvé l'admiration qu'inspire ce talent déjà si complet, à 20 ans à peine.

Toute la troupe a fait, du reste, merveille, et pas le plus petit accroc n'est venu compromettre le succès de l'œuvre; mais M. Blanchereau mérite des compliments particuliers. Il a été vraiment remarquable et digne de figurer à côté de Victor Genin dans le rôle du général d'Estève. Citons encore M. Sanaoze (de Montéclin), Taléon (Georges d'Estève), Bertholet (Pomnick), et M<sup>me</sup> Lefebvre (Léona de Beauval).

Il nous est impossible de passer sous silence tout ce que la direction mérite d'éloges, pour l'activité qu'elle met à monter des ouvrages nouveaux. Ainsi, la Closerie des Genêts a été apprise en trois jours; ajoutons que les acteurs secondent avec une bonne volonté et un courage véritablement admirables le zèle et le talent de M. Blanchereau.

LÉON SAINT-URBAIN.

Théâtre des Variétés.

A la demande générale, deuxième représentation. La Grâce de Dieu (cinq actes), M. Victor Genin, Mlle Victorine Genin.

L'Espionne Russe (trois actes), M. Victor Genin, Mlle Blanchereau.

Le Géant REYMOND.